

N. DELBRASSINE – EST-CE QUE C'ÉTAIT VRAIMENT MIEUX AVANT ? *OBLOMOV*, ENTRE NOSTALGIE DU PASSÉ ET PERSPECTIVES D'AVENIR. – 23/04/2026 DE 14H À 16H30 :

Le courrier s'accumule, autant que la poussière, Oblomov est las, affalé dans son fauteuil, perdu dans ses pensées... il n'est pourtant pas vraiment là. Nostalgie et procrastination (remettre à demain) sont les maîtres mots de ce héros russe du 19^{ème} siècle. Et vous, êtes-vous atteint d'oblomovisme ? Avec les outils de la philosophie, nous étudierons ensemble cette pathologie littéraire qui n'est sans doute pas si fictive que cela.

INTRODUCTION

Aujourd'hui encore, je vous propose un **atelier de pratique philosophique**. Un atelier qui, au départ de la philosophie et de la littérature, permet de poser des questions vives, touchant au quotidien de chacun et à tout ce qui relève, de près ou de loin, de la question de la qualité de vie (commission Eneo qui accueille cet atelier). Comme la dernière fois, il s'agira donc de discuter ensemble : je ne suis pas tant là pour vous *expliquer* (depuis une posture de « maître-sachant ») mais pour créer avec vous une dynamique de *com-préhension* où il sera possible de *com*-prendre, de prendre et reprendre ensemble des idées, des dilemmes, des défis existentiels. Deux thématiques seront au cœur de notre propos : la nostalgie et les perspectives d'avenir. Nous partirons pour penser ces deux thèmes d'un personnage de la littérature russe imaginé par Gontcharov, Ilia Illich Oblomov. Très vite, nous verrons néanmoins que ce personnage, si singulier soit-il, nous permet de parler aussi de nous, de notre actualité... et nous ne sommes pas à l'abri, vous et moi, d'être plus oblomoviens que nous ne voulons l'admettre. Voyons donc, pour commencer, qui est ce personnage fascinant.

Oblomov est le héros du roman éponyme d'Ivan Gontcharov, datant de 1859. Salué par Dostoïevski, ce livre russe nous montre en son personnage principal, Oblomov, l'incarnation d'une nostalgie certaine pour l'enfance et d'un refus du monde adulte, des responsabilités... et même de toute activité ! Beaucoup se sont penchés sur son cas. Tantôt pour en faire l'éloge, tantôt pour le blâmer. On associe Oblomov tantôt à la sagesse, au farniente, à l'hédonisme tantôt à l'irrésolution, à la procrastination, à « l'irrésistible affaissement dans le renoncement à l'existence »¹. Quand on lit l'ouvrage ou qu'on regarde le film de Guillaume Gallienne datant de 2017, il est vrai qu'on a tout de même bien du mal à l'envier. Oblomov, c'est ce « paresseux (...) hypersensible qui se méfie du monde » (p.28), « qui souffre d'une espèce d'immobilité physique et morale, pour qui tout déplacement, toute initiative, tout changement dans la vie quotidienne est une épreuve telle qu'il retombe vite dans sa léthargie. Même la passion lui est une aventure spirituelle si douloureuse qu'il préfère y renoncer. L'entourage amical s'en inquiète, l'entourage hostile en profite pour le dépouiller : est-il un malade, un indolent, un sage ou simplement un paresseux extrême ? ». On se le demande...

Le philosophe existentialiste, Emmanuel Levinas parle d'Oblomov en termes de « peur de vivre », d'« aversion pour l'entreprise de l'existence », de « fatigue de l'avenir » et de « paresse radicale et tragique d'exister » (p. 23). Dans l'ouvrage, on désigne sous le vocable « Oblomovtchina » (p.8), souvent traduit par « **oblomovisme** », cette « maladie de l'âme » dont Oblomov semble être atteint. Une « maladie » faite de beaucoup de choses... Notamment, une forte nostalgie du passé et une absence de perspectives d'avenir – cf. le titre de cet atelier.

VIDÉO (ARTE) + QUESTION :

« Et vous, êtes-vous atteint d'oblomovisme ? » (Arte)

Question bonus – prouvez que vous avez bien compris ce qu'est l'oblomovisme : **Alexandre Le Bienheureux** en est-il atteint ?²

¹ I. GONTCHAROV, *Oblomov*, trad. P. CAHNÉ, Paris, Gallimard, 2007, p. 9 (toutes les autres citations entre parenthèses renvoient à cette édition).

² **Réponse** : Alexandre abandonne, suite à la mort de sa femme tyrannique, son ancienne vie de dur labeur et s'attèle à passer le reste de son existence au lit. Il utilise toute son ingéniosité pour ne pas avoir à se lever et pouvoir dormir et manger à loisir,

Finalement, c'est là toute l'**ambiguïté de la paresse** qui peut paraître tantôt génie et art de vivre, tantôt faiblesse et facilité. Roland Barthes a très bien exprimé cela en 1985. Peu de temps avant sa mort, il a tenu un entretien intitulé « Osons la paresse », on peut y lire ceci :

« Ce qu'il y a de terrible avec la paresse, c'est qu'elle peut être la chose la plus banale, la plus stéréotypée, la moins pensée du monde, comme elle peut être la mieux pensée. Elle peut être une facilité, mais aussi une conquête »³.

En ce qui nous concerne, nous retiendrons deux traits majeurs de la paresse spécifique qu'est l'oblomovisme : le trait d'une *nostalgie irrémédiable du passé* qui amène Oblomov à considérer constamment que « **C'ÉTAIT MIEUX AVANT** » et le trait d'une *fatigue ou d'une peur de l'avenir* qui l'amène à procrastiner sans cesse ses projets et à rester au lit car, finalement, dans un tel monde « **À QUOI BON ?** ».

Commençons par la nostalgie : quelle forme prend-elle chez Oblomov ? La nostalgie d'Oblomov prend racine dans un autre mot qu'il nous faut expliquer : l'« **Oblomovka** » (p.8). C'est le nom du territoire de l'enfance dont Oblomov se languit tant et tant, et auquel il retourne, dès que possible, dans ses rêves. L'Oblomovka est le Paradis perdu, l'ancien domaine familial, où « "l'âme des gens se noyait paisiblement dans leur corps amolli", où la population n'avait "d'autre idéal que le repos et l'inaction" et mourait "comme à la dérobée" » (p.20).

QUESTIONS :

1) Et vous, pensez-vous être nostalgique ?

2) Quelle forme prend la nostalgie chez vous ?

3) Si la vie vous offrait, à des fins de bonheur, de revivre perpétuellement la même période (réelle ou mythique), quelle serait-elle ? En d'autres termes : quelle serait votre refuge, votre « heureuse Oblomovka » à vous ?

Répondez individuellement par écrit (5-10min). Ensuite, partagez oralement, si vous le souhaitez.

Pour Oblomov, il n'y a pas de doute, c'était vraiment mieux avant. Car aujourd'hui, tout le monde s'agite, s'épuise, on a perdu tout cet art de vivre.

Au sujet de **ces « agités » qu'il méprise**, Oblomov s'offusque :

« Ces gens étaient toujours (on ne sait trop pourquoi) pressés ; bref, on ne s'arrêtait jamais. À peine avait-on liquidé une affaire que déjà on en entamait rageusement une autre, comme si le salut de l'Empire en eût dépendu. Et pourquoi ? Pour l'oublier aussitôt terminée, et se jeter sur une troisième affaire. Bref, cela n'avait jamais de fin » (p. 97).

« Ah! Mon Dieu! Nulle part où l'on puisse se cacher de la vie ! », geignait Oblomov...

Nulle part sauf peut-être dans ses pensées et dans ses rêves, grâce aux doux souvenirs de l'Oblomovka.

Pour Oblomov, il n'y a pas de quoi se réjouir devant ceux qui s'agitent pour innover, changer les lois, voyager, arpenter le monde dans l'espoir d'un futur meilleur. « J'ai déjà dépassé le stade où le but doit être fixé, et dans l'avenir je ne vois rien » (p.303), dit fermement Oblomov. **Le futur n'annonce rien de bon : les vrais modèles sont dans le passé** (et nous verrons tout à l'heure que beaucoup de gens, aujourd'hui, pensent encore ainsi). Oblomov repense à l'Oblomovka et à son père qui « ne se fatiguait jamais pour des innovations », « haïssait les nouveautés et méprisait ceux qui se donnent du mal pour amasser beaucoup d'argent ». Chaque soir, « il rendait grâce à Dieu et tenait pour un péché le désir d'acquiescer davantage » (pp. 106-107)⁴.

sans avoir à bouger plus que le petit doigt. Cela ressemble à de l'oblomovisme puisqu'il y a la même inactivité et le même hédonisme. Mais Alexandre en est arrivé là après avoir trimé pendant des années pour satisfaire sa femme tyrannique – Oblomov, lui, a mené une vie d'« enfant gâté ». Pour Alexandre, la paresse lui procure donc un infini soulagement, ainsi qu'un grand bonheur. Il semble heureux de sa situation là où Oblomov paraît bien plus torturé, malgré tous ses privilèges...

³ R. BARTHES, « Osons la paresse », 1985.

⁴ « Le cours de la vie était réglé une fois pour toutes et imposé par les parents qui tenaient cette leçon de leurs grands-parents, qui à leur tour la tenaient des arrière-grands-parents, avec la recommandation de la garder intacte, inviolable,

Depuis son fauteuil, à rideaux fermés, Oblomov prétend suivre le même crédo : il reste couché, vit de peu, sans voyage, ni dépense affriolante, sans souci pour la mode et le paraître, sans besoin d'innovation. Encore heureux qu'il a hérité de propriétés terriennes qui lui assurent des revenus réguliers... En prime, il a même hérité d'un domestique ! Vous conviendrez qu'en de telles circonstances, la paresse vous tend les bras... Même le médecin est du côté d'Oblomov lorsqu'il lui rédige un certificat digne du *Malade Imaginaire* de Molière :

« Je soussigné certifie que le secrétaire de collège Ilia Oblomov est atteint d'une *Hypertrophia cordis cum dilatatione ejus ventriculi sinistri*, ainsi que de douleurs chroniques du foie (*hepatitis*), avec menace d'une évolution dangereuse pour la santé, voire la vie du malade, les accès étant dus selon toute probabilité à la fréquentation journalière du bureau. En conséquence, et afin d'éviter le renouvellement et l'aggravation desdits accès, j'estime nécessaire pour M. Oblomov d'interrompre à titre provisoire son travail de bureau ; et d'une manière générale je lui demande de s'abstenir pour l'instant de tout effort intellectuel, comme, du reste, de toute activité quelle qu'elle soit » (p.99⁵)

Du coup, « **à quoi bon ?** », en effet. Mais Oblomov ne jouit hélas pas de la même tranquillité d'âme que son père. Il voit bien que le monde a changé, que son mode de vie est celui d'un marginal en lutte contre les mutations politiques et sociales de son temps... Du moins, il le voit de plein fouet dans un moment phare du roman : « la minute claire et lucide » d'Oblomov.

« Il dut admettre qu'un *autre* aurait eu le temps d'écrire toutes ses lettres, (...), qu'un *autre* aurait aussi déménagé, qu'un *autre* aurait aussi réalisé ce plan, et inspecté le domaine par surcroît... (...). Ce fut là une minute claire, lucide, dans la vie d'Oblomov. Mais il s'effraya très vite du parallèle qui s'imposait entre la vie telle qu'elle aurait dû être et sa vie à lui, et les questions se mirent à voler en désordre comme des oiseaux peureux réveillés par un rayon de soleil inattendu, surprenant, dans l'ombre des ruines endormies. Il s'attrista, il souffrit de constater son manque de développement, l'arrêt de ses forces spirituelles, la lourdeur qui l'empêchait d'agir. Et une jalousie lui vint à l'idée que les autres, pendant ce temps, vivaient d'une vie pleine et large, alors qu'une lourde pierre avait été jetée à travers le sentier étroit et pitoyable de son existence. Dans son âme timorée, naissait une conscience douloureuse, il se mettait à comprendre que plusieurs aspects de sa nature ne s'étaient jamais éveillés, et que d'autres l'étaient si peu, éveillés... Alors que tout cet or, depuis longtemps, eût dû être changé en monnaie courante ».

Les autres, pour Oblomov, c'est tous ceux qui ne sont pas lui. Ceux qui parviennent à tenir leur logis (et ce sans l'aide de domestiques !), ceux qui ne laissent pas le courrier s'accumuler, l'encre sécher dans l'encrier. Les autres parcourent le monde, n'ont pas peur de déménager, d'avoir des projets, des passions, des objectifs. Mais « l'autre » radicalement autre et pourtant très familier pour Oblomov, c'est son ami de jeunesse, **Andrei Stolz**. Celui-ci depuis leurs communes études, n'a pas cessé d'arpenter le monde. Et ce n'est pas faute d'avoir voulu emmener Oblomov avec lui ! Dans le roman, Stolz incarne un certain cliché de l'Allemand, à l'époque de Gontcharov : il est actif, ferme, décidé, ambitieux, passionné, confiant. Il ne rechigne pas devant l'effort et croit à la débrouillardise autant qu'au mérite. Il s'active, ne remet pas à demain, et il ne s'accroche à aucun passé révolu, à aucune fausse excuse. Stolz, c'est aussi, en raison de sa proximité avec Oblomov, un des seuls individus « agités » susceptible de passer le seuil du salon d'Oblomov. Tous les autres sont dehors, invisibles derrière les épais rideaux poussiéreux. Mais Stolz, lui, fait sans cesse irruption, pour la plus grande joie d'Oblomov et pour son plus grand dam aussi.

comme le feu des Vestales. Bref, tout se faisait, du temps d'Ilia Ilitch, comme du temps de son père et de son arrière-grand-père... À quoi pouvaient penser, dans ces conditions, ceux de l'Oblomovka ? Pourquoi se seraient-ils agités ? Qu'auraient-ils cherché à connaître, quel but auraient-ils poursuivi ? Rien ne leur manquait. La vie pour eux coulait, telle un fleuve paisible. Ils n'avaient qu'à demeurer assis sur [p.173] la berge et à observer les phénomènes inévitables dont chacun, au moment voulu, se présentait dans un ordre monotone » (pp. 172-173).

⁵ « - Dans votre cas, il faut surtout éviter de penser, poursuit le docteur. – de penser ? – oui, de faire des efforts cérébraux. – et la réorganisation de mon domaine. Enfin, réfléchissez... - Agissez à votre guise. Mon devoir est simplement de vous mettre en garde. Il faut aussi essayer de vous tenir à l'abri des passions. Les passions nuisent à la santé. Tâchez plutôt de vous distraire, en faisant de l'équitation, des promenades au grand air (sans trop vous fatiguer, cependant), et en conversant avec les dames ; cela pour que votre cœur batte un peu, et que vous n'enregistriez que des sensations plaisantes » (p. 130).

En vérité, on comprend mieux toute la subtilité de l'œuvre de Gontcharov lorsqu'on s'intéresse au **moment clé de l'histoire russe** durant lequel *Oblomov* est écrit puis publié (1859). Gontcharov y décrit le **déclin (bien réel) de la toute-puissance de la vieille bourgeoisie terrienne** de Russie, cette bourgeoisie dont proviennent les parents d'Oblomov et qui incarnent, écrivait déjà l'auteur, le « **temps déjà révolu** [et qui] le serait toujours davantage » (p.193) : celui de la **Russie traditionnelle**. Deux ans après la parution de l'ouvrage, cette affirmation se confirme dans la loi russe quand **l'abolition du servage** est signée, en 1861 : adieu les Zakhar, le temps n'est plus à la quiétude et au repos des privilégiés mais à l'ambition, aux progrès, aux projets, à la rigueur pour tous. À cette époque, l'enlèvement dans la léthargie et la nostalgie sont donc très mal perçus : Oblomov incarne tout ce que l'on ne veut plus voir. Et le succès du roman est tel que l'Oblomovisme devient peu à peu, dans le langage courant, le nom de cet état maladif et contraire au progrès, que la Russie cherchera sans cesse à éradiquer au tournant du 20^e siècle. Quelques années plus tard, Lénine (1870-1924) ira même jusqu'à dire que l'oblomovisme est l'ennemi de la nouvelle Russie, révolutionnaire, moderne. Oblomov est, dit-il, « une homme superflu », « rêvant toujours de grands accomplissements, mais trop paresseux et ramolli pour les réaliser »⁶. À cette époque, c'est aussi le capitalisme qui s'étend sur le territoire russe. Déjà développé en Europe et en Amérique (ces continents que les « agités » prenaient pour modèles et destination rêvée de voyage), le capitalisme est à l'époque d'Oblomov encore balbutiant, naissant en Russie. Mais il est bel et bien là, et il s'étend, en enterrant d'autant plus le mode de vie d'Oblomov, rivé à sa Russie traditionnelle. Quand tout s'accélère, quand tout circule, quand tout s'active : **l'oblomovisme semble intenable et c'est là qu'il devient proprement maladif**.

À la fin du roman, Oblomov meurt en marginal, sans se départir de ses maux : « Il s'arrêta de vivre comme s'arrête une montre qu'on aurait oublié de remonter » (p.538), dans les bras de sa femme Agafia, véritable mère pour lui, comme une sorte de vestige de l'Oblomovka⁷. **La mort d'Oblomov signe-t-elle la fin de cette pathologie** ou trouve-t-elle jusqu'à nous, voire *en nous*, les moyens de s'exprimer encore ?

QUESTIONS :

L'Oblomovisme meurt-il avec Oblomov ? Survit-il aujourd'hui ? Sous quelle(s) forme(s) ?

L'arrivée du capitalisme suffira-t-elle à vaincre ce mortel mélange de nostalgie et de procrastination permanente obstruant toute perspective d'avenir ? L'histoire semble d'abord nous dire que oui : à la fin du XIX^e siècle et au début du XX^e (et même avant sur d'autres territoires), l'heure est plutôt à l'optimisme : le capitalisme est pour beaucoup une promesse de progrès social, de paix, d'amélioration des conditions de vie matérielles...

Pour le dire de façon un peu caricaturale, **à l'heure du capitalisme naissant : l'espoir est politique** (interdépendance des nations propices à adoucir les mœurs, saine compétition économique limitant les guerres féodales et les conflits de religions) ; l'espoir est **économique** (théorie du ruissellement avant l'heure, amélioration globale du niveau de vie, accessibilité accrue des produits de bases pour tous, etc.) ; l'espoir est aussi **social** (émancipation individuelle, propriété privée, élévation sociale permise par le travail et plus seulement par la naissance).

Mais, qu'en est-il aujourd'hui, **à l'heure du capitalisme tardif** ? Vous me direz sans doute que nous en sommes *grosso modo* bien revenus, de ces espoirs... Aujourd'hui, en 2026, la machine capitaliste s'est emballée : il n'y a plus grand monde pour jouir d'une vie façon Oblomov, mais les « autres », ces « agités » qui faisaient rêver au début du capitalisme, sont aujourd'hui les mêmes qui s'épuisent ou qui épuisent la planète et ses ressources. Tout le monde court, tout s'accélère, et c'est un peu – à moins de gagner au Lotto – le mode du « marche ou crève » : pas l'émancipation assurée, et les progrès eux-mêmes semblent parfois nous éloigner du bonheur...

⁶ <https://www.contretemps.eu/lenine-strategie-tactique-clausewitz/> (consulté le 28/11/25).

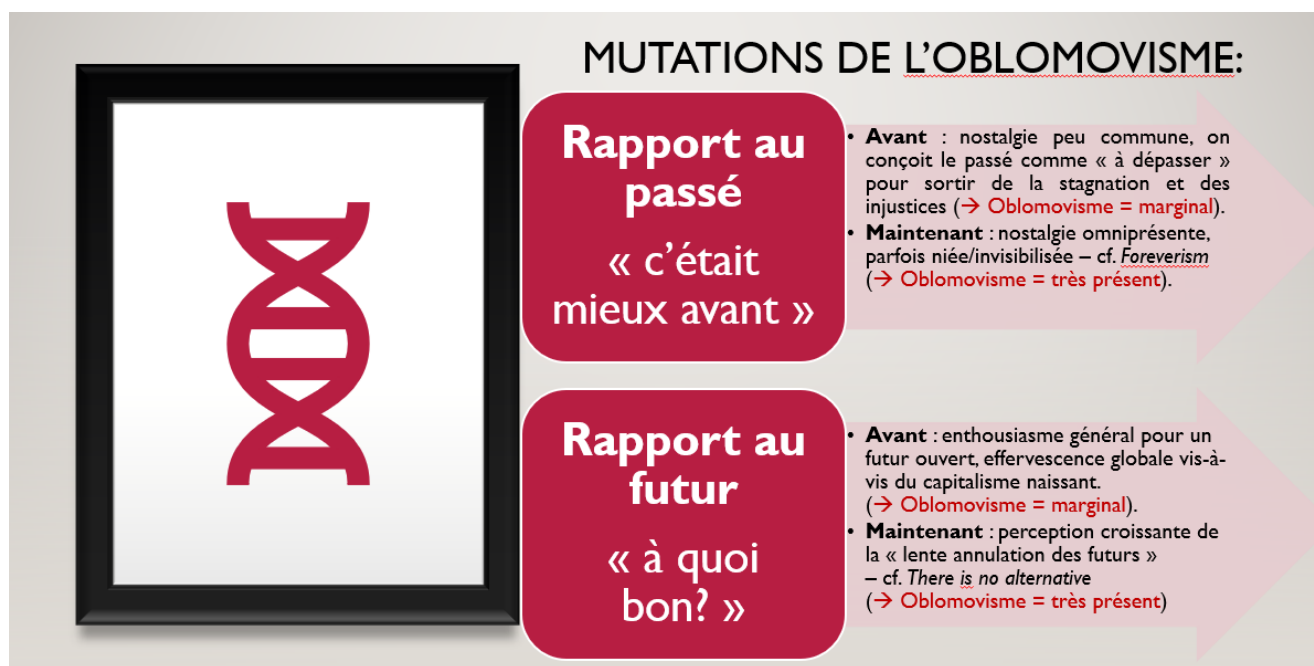
⁷ « Ilia Ilitch ne soupçonnait pas la transformation profonde du cœur de la propriétaire, il ignorait la victoire qu'il avait remportée. Il croyait simplement être l'objet d'une sollicitude amicale (...) Il ne voyait en Agafia Matveïevna que l'idéal d'une vie tranquille, d'une paix sans bornes, comme l'océan, et dont l'image s'était gravée en lui, déjà, sous le toit paternel » (p. 451).

Le philosophe allemand Hartmut **Rosa** exprime très bien à quel point le capitalisme, encore naissant à l'époque d'Oblomov, s'est aujourd'hui installé profondément dans notre société et a provoqué une accélération permanente du rythme de vie. Notre rapport au temps est effectivement bien différent de celui qu'incarnait Oblomov et sa Russie traditionnelle : on n'a plus le temps de ne rien faire !

« Si l'on pense en particulier à l'accélération technologique, de l'automobile au sèche-cheveux en passant par l'email, les dispositifs technologiques permettent tous de gagner du temps. Bien sûr, nous avons besoin de temps pour les produire, mais pas tant que cela. Le bilan global devrait être une économie de temps. Et pourtant, en parallèle, nous avons de plus en plus l'impression de manquer de temps. Nous nous sentons toujours pressés, comme s'il nous manquait quelque chose. Pourquoi ? Parce que la *to-do list* s'allonge plus rapidement que l'accélération technologique ! Les courriels sont assurément plus rapides que les lettres. Mais aujourd'hui, il faut en écrire dix ou vingt fois plus que de lettres par le passé. Il en va de même pour la plupart des appareils technologiques. La voiture est plus rapide jusqu'à ce que vous traversiez une grande ville et que vous vous retrouviez dans un embouteillage. En fait, nous n'utilisons pas la vitesse de la voiture pour réduire le temps de transport : ce sont les distances qui ont augmenté entre le lieu de travail et le domicile, tout comme celles que nous parcourons pour les vacances. Nous ne faisons pas autant en moins de temps, mais toujours plus dans un même laps de temps. Si, au lieu de l'avoir dans un coin de la tête, nous écrivions notre *to-do list*, nous observerions probablement que les tâches que nous voulions accomplir en vingt-quatre heures en prennent en réalité plutôt -quarante-huit. Et la liste s'allonge. Nous vivons dans une société où le mode de stabilisation est dynamique : nous avons besoin de croissance économique pour stabiliser notre système. Sans croissance économique, nous perdons des emplois, des entreprises ferment, nous ne pouvons pas payer les systèmes de santé, etc. La croissance signifie produire plus, distribuer plus et consommer plus dans un certain laps de temps, donc toujours plus d'activités »⁸.

Du coup, on s'active, on s'active, on s'active, au point que « ne rien faire », on n'y arrive presque plus ! Le savoir-faire, qui était un savoir-ne-rien-faire d'Oblomov : nous l'avons perdu ! **L'ennui même est devenu rare**. C'est tout le paradoxe : « **Nobody is bored but everything is boring** », dit le philosophe britannique Mark Fisher. Contrairement à Oblomov et en raison même de l'accélération sans précédent de notre temps, nous avons bien du mal à rester oisifs, à ne rien faire. Le temps libéré se voit d'office réinvesti, re-rempli, dit Rosa. On est toujours plus multitâches – parfois au détriment de tâches bien faites. On ne sait plus *ne plus* meubler le temps vide, pourtant déjà si rare.

Mais pour autant, Oblomov ne nous est pas tout à fait étranger... On pourrait dire que **l'oblomovisme a muté**, changé de forme pour suivre le mouvement de notre histoire capitaliste.



⁸ <https://www.philomag.com/articles/hartmut-rosa-nous-souffrons-des-moments-de-deceleration-forcee> (consulté le 19/04/26).

Tout comme Oblomov, *nous continuons de nous réfugier dans le passé* pour nous reposer de nos frénésies postmodernes. Et même, ce phénomène s'est généralisé en toute impunité, souvent sans même être remarqué. **Le nom d'Oblomov est devenu légion**, ajoutait Guillaume Galienne en 2017, lorsqu'il adaptait le roman à l'écran et au théâtre.

Si l'on suit les analyses de Mark **Fisher** ou de Grafton **Tanner**, on est bien forcé de reconnaître que les « **spectres du passé** » sont partout et que la nostalgie est si présente qu'elle ne « passe plus » :

- **Harry Potter** revient quinze ans après la fin du dernier film pour « reprendre l'histoire à zéro » (on parle de *reboot*) sous forme de série.
- **Disney** transpose tous ses dessins-animés en films (La Belle au bois dormant, Cendrillon, Stitch, Le Roi Lion, Le Livre de la Jungle, etc.).
- L'Univers de **Star Wars** n'en finit pas de revivre (l'arc narratif principal s'est arrêté en 2019 avec l'épisode IX mais c'est sans compter les autres séries et films dérivés qui prolongent – indéfiniment – la saga).
- Dans la musique, le **vinyle** revient à la mode.
- On troque la musique *Hifi* contre la **Lo-fi** (*low fidelity music*) en réintégrant les « imperfections sonores » contre lesquelles on avait tant lutté.
- En 2025, c'est aussi **Diddle** qui fait son grand comeback, et avec lui – plus ancien – les **Monchchichis** (des ventes pour 31 millions de dollars rien qu'en 2025, selon le Journal *l'Avenir*) !
- Quant au slogan sur lequel Trump a lancé sa politique : on en sent très bien l'aspect nostalgique aussi, **Make America Great Again** (mais même lui avait déjà été prononcé par Roland Reagan dans les années 80 !).

Même l'intelligence artificielle, innovation majeure de notre temps, ne parvient pas à abolir la nostalgie : plus encore, elle l'alimente et en joue ! L'IA ramène les morts à l'action : **Michael Jackson** revient en concert sous forme d'hologramme ; en Asie, l'industrie des intelligences artificielles s'empare du « **travail de deuil** » et propose de « sauvegarder » l'image et la voix de ses défunts⁹ (au point que l'on trouve peu à peu des cimetières *high tech* au sein desquelles les tombes affichent des QR code, offrant aux visiteurs des informations sur les défunts ou même l'opportunité d'échanger avec eux via les IA). Quand sort (fin 2025) l'application **Sora 2** (modèle d'IA générative capable de créer des vidéos réalistes sur base d'instruction sommaires) : l'heure est à la consternation autant qu'au divertissement... C'est à s'y méprendre.

VIDÉO :

Sora 2 – 20minutes France, Quand l'IA fait revivre les morts¹⁰.

J'ai cité leurs noms tout à l'heure mais il convient d'y revenir : je parle du philosophe britannique **Mark Fisher** et de l'auteur américain **Grafton Tanner**. Ensemble, ils nous offrent les outils théoriques pour comprendre le rapport que notre société capitaliste entretient vis-à-vis du temps, que ça soit sous la forme d'une nostalgie exacerbée ou d'un sentiment ambivalent vis-à-vis du futur (qui nous échappe, semble se boucher, semble saturé d'avance par le passé, etc.).

C'est le principe même du **réalisme capitaliste**, nous dit Mark Fisher : paradoxalement, en même temps que tout s'accélère, le passé s'éternise et le futur se bouche. On voit de moins en moins ce que pourraient être nos alternatives – qu'on parle d'alternative au capitalisme qui nous emmène droit dans le mur ou au repli sur une nostalgie mélancolique qui fait le monde tend à devenir « un jour sans fin » (sous-titre du livre de G. Tanner). « There is no alternative » (T.I.N.A.), disait Thatcher. Fisher reprend l'idée pour l'analyser et voit en notre incapacité à « ouvrir le futur » une preuve de cette sentence thatchérienne.

Comme Oblomov, le recours au passé peut reconforter... Et cela reconforte d'autant plus que les seules (rares) innovations du XXI^e siècle font froid dans le dos à tous ceux qui ne s'en réjouissent pas. Aujourd'hui, nombreux

⁹ <https://www.youtube.com/watch?v=6DL2aAxDyWY&t=8s&pp=ygUYcmVwb3J0YWdlIGphcG9uIGhlIG1vcnRz> (consulté le 19/04/26).

¹⁰ <https://www.youtube.com/shorts/oxac9lKwTEg> (consulté le 19/04/26).

sont ceux qui, comme Oblomov, regardent **le futur en se disant que c'est perdu d'avance...** Quand on ne se dit pas simplement « à quoi bon », on a aussi tendance à chercher nos modèles du côté du passé : revenir à une société plus simple, faite de troc, de « chasseurs cueilleurs » modernes, etc. C'est une piste réelle et vive – celle (grosso modo) de l'anticapitalisme. D'autres, au contraire, pensent que nos technologies finiront par nous libérer (transhumanisme, robots, planètes habitables, etc.) et envisagent alors le capitalisme comme un outil propice à son propre dépassement. C'est un domaine très complexe, en pleine effervescence et au sein duquel nous avons toutes et tous un rôle à jouer, pour nous-mêmes et peut-être encore davantage pour les futures générations. Et si on s'essayait ensemble à cet important « travail de l'imagination »¹¹ ? Voyons ces quelques lignes de Jérôme Baschet et de Laurent Jeanpierre comme des encouragements :

« Ce qui a été fait par les humains ne peut-il pas être défait par eux ? (...) Le capitalisme a émergé à une période qui reste débattue mais qui ne lui confère, en toute hypothèse, qu'une courte existence de quelques centaines d'années. À l'échelle de l'histoire humaine, et plus encore de l'histoire planétaire, son emprise sur nos comportements et sur l'environnement ne représente donc qu'un moment infime. Le caractère historique du capitalisme n'implique pas que ses institutions soient nécessairement fragiles, mais cela justifie qu'une réflexion sur ce qui pourrait avoir lieu s'il n'existait plus puisse être menée sans immédiatement passer pour absurde »¹².

TEMPS D'ÉCHANGE :

Que pourraient être des sociétés, que deviendrait la planète Terre, une fois débarrassées du capitalisme ?

Comment passer de l'anti-capitalisme au post-capitalisme ?

Rem. : Nous reprenons ici la **définition du capitalisme** proposée dans *Mondes post-capitalistes* (dir. J. BASCHET et L. JEANPIERRE). « Nous désignerons par “capitalisme” – (...) non pas une manière particulière d'organiser la vie économique, mais un type singulier de formation sociale, de structuration de la vie commune, où l'économie et, avec elle, la production et la croissance s'autonomisent et deviennent des finalités indépendantes et impérieuses, à tel point qu'elles tendent à imposer toujours plus leur logique propre aux autres sphères sociales et aux autres types d'activités »¹³.

Il y a sans doute de nombreuses pistes de solutions. Il est urgent de les investiguer, et tout ne se joue pas sur un régime purement individuel. C'est à l'échelle de notre société, aussi, que la nostalgie et l'aquoibonisme rôdent : ils sont le résultat d'un développement socio-historique, politique, pas juste le signe d'hypersensibilité ou de fragilité individuelles. C'est donc à ces deux échelles qu'il faut penser, simultanément... en colibris mais aussi en pélicans !

Le conte du colibri (popularisé par Pierre Rabhi et inspiré d'une légende amérindienne) soutient le plus souvent la morale du « si chacun fait sa part, nous nous en sortirons ». Mais la légende authentique, comme l'a bien remarqué Patrick Fishmann (écrivain, auteur des *Contes des sages gardiens de la Terre*¹⁴), stipule que le colibri tend à s'épuiser lorsqu'il tente d'éteindre seul l'incendie : certes, il apporte sa part à la résolution du problème, mais l'énergie qu'il doit déployer pour cela est considérable... Ceux qui ont une véritable chance d'éteindre l'incendie sans s'épuiser autant, ce sont les pélicans – les grands puissants de l'histoire. Eux aussi doivent faire leur part – et ils ont une plus grande marge de manœuvre, une plus grande efficacité que la somme des petits colibris. Alors bien sûr, il faut que chacun se sente concerné et fasse son possible : mais il faut que l'urgence d'agir gagne les plus puissants, qui sont souvent les plus coupables !

¹¹ J. BASCHET et L. JEANPIERRE (dir.), *Mondes post-capitalistes*, Paris, La Découverte, 2026, p. 8.

¹² J. BASCHET et L. JEANPIERRE (dir.), *Mondes post-capitalistes*, Paris, La Découverte, 2026, pp. 5-6.

¹³ J. BASCHET et L. JEANPIERRE (dir.), *Mondes post-capitalistes*, Paris, La Découverte, 2026, p. 5.

¹⁴ P. FISHMANN, « Et si le conte du colibri n'était pas gnan gnan... » (23/10/18). En ligne : <https://reporterre.net/Et-si-le-conte-du-colibri-n-etait-pas-gnan-gnan> (consulté le 19/04/26).

Pistes pour animer le dernier temps d'échanges :

ORIGINE DE L'INITIATIVE	CHAMP D'ACTION	OBJECTIF
Mark Fisher (philosophe britannique), <i>Désirs post-capitalistes</i>	Imaginaire, temps, santé mentale	Briser la nostalgie Repolitiser le désir et la santé mentale Rouvrir le passé (contre-cultures des années 60-70) Acid-communisme « Le présent est hanté par ce qui aurait put être et ce qui pourrait être encore ».
Arturo Escobar (anthropologue colombien), <i>Un autre possible est possible</i>	Structure	Créer des outils et des communautés autonomes Plurivers (« il n'y a pas qu'un monde ») Critique séparation nature-culture (/ Bruno Latour). S'inspire des peuples autochtones, mouvements indigènes, Zad, etc. Sentir-penser.
David Abram, <i>Devenir Animal + Comment la Terre s'est tue</i>	Le corps, les sens	Retrouver notre part animale Ressentir l'interdépendance avec la Terre Réveil sensoriel (quitter l'abstraction, la culture de l'écran, le « strictement humain » qui nous coupe du « monde plus qu'humain », cesser de se rendre « autiste » au monde vivant) Renouer avec l'ombre, le silence et l'indisponible Se caler sur le rythme de la nature, la respiration des saisons Retomber amoureux du monde sensible.
Baptiste Morizot, <i>Manières d'être vivant : enquêtes sur la vie à travers nous</i>	Ethologie	Sortir de l'anthropocène Politique des interdépendances Écologie politique contemporaine Sortir du techno-capitalisme (Damasio).
Isabelle Stengers, <i>Au temps des catastrophes</i>	Pragmatisme de la résistance	Réactiver le sens commun Faire hésiter Soupeser les conséquences des actes Résister à la barbarie qui vient.
Bernard Stiegler, <i>Néguanthropocène</i>	Économie de la contribution	Utiliser la technologie pour libérer du temps pour la culture, le soin, l'étude Anthropocène = capitalisme devenu totalisant et fou (élimination des détours, raccourcissement des délais).

Quand les « Pélicans » agissent :

- Patagonia : entreprise dont le seul actionnaire est la Terre. Chaque dollar de profit non réinvesti est désormais utilisé pour la protection de la nature.
- Affichage enviroblatoire : oblige les industriels du textile et de l'alimentaire à noter leurs produits (de A à E) rendant les externalités négatives visibles directement par le consommateur.
- H2 Green Steel : « acier vert » créé en utilisant de l'hydrogène vert au lieu du charbon.
- Patriotic Millionaires : *Taxe Us Now*. Aucune économie saine ne peut survivre avec une telle concentration de richesses (ils financent des campagnes pour l'augmentation du salaire minimum et la fermeture des niches fiscales dont ils sont les premiers bénéficiaires).
- Etc.

Découvertes scientifiques notables :

- Symphonie de la forêt et coopération biologique (cf. Pablo Servigne, notamment) : Wood Wide Web, « arbres mères », réseau souterrain de champignons, la résilience de l'éco-système dépend de la solidarité, modèle coopératif dans la nature même.
- Prix Nobel d'Elinor Ostrom : la science valide la gestion communautaire comme un modèle viable et efficace.
- Déconstruction du mythe de l'Homo Economicus : en neurologie, le cerveau produit plus de dopamine en cas de coopération et de partage qu'en cas d'accumulation de richesse (le capitalisme rend « malade » sur le plan neurologie car il va à l'encontre de notre fonctionnement cérébral).
- Low-techs : science de la robustesse pour fabriquer des objets réparables et durables (lutter contre l'obsolescence programmée). Pas besoin de revenir à l'âge de pierre mais transition vers l'ingéniosité et des formes d'autonomies technologiques.
- Etc.

BIBLIOGRAPHIE :

R. BARTHES, « Osons la paresse », 1985.

J. BASCHET et L. JEANPIERRE (dir.), *Mondes post-capitalistes*, Paris, La Découverte, 2026.

I. GONTCHAROV, *Oblomov*, trad. P. CAHNÉ, Paris, Gallimard, 2007.

M. FISHER, *Réalisme capitaliste*, Genève, Entremonde, 2018.

M. FISHER, *Spectres de ma vie*, Genève, Entremonde, 2021.

G. TANNER, *Foreverism. Quand le monde devient un jour sans fin*, Paris, Façonnages Editions, 2024.

P. FISHMANN, « Et si le conte du colibri n'était pas gnan gnan... » (23/10/18). En ligne : <https://reporterre.net/Et-si-le-conte-du-colibri-n-etait-pas-gnan-gnan> (consulté le 19/04/26).

<https://www.contretemps.eu/lenine-strategie-tactique-clausewitz/> (consulté le 28/11/25).

<https://www.philomag.com/articles/hartmut-rosa-nous-souffrons-des-moments-de-deceleration-forcee> (consulté le 19/04/26).

H. ROSA, *L'Accélération*, Paris, La Découverte, 2010.

Vidéos :

- Chine – ils communiquent avec les morts grâce à l'intelligence artificielle : <https://www.youtube.com/watch?v=6DL2aAxDyWY&t=8s&pp=ygUYcmVwb3J0YWdlIGphcG9uIGhlIG1vcnRz> (consulté le 19/04/26).
- Sora 2 – Quand l'intelligence artificielle fait revivre les icônes décédées : <https://www.youtube.com/shorts/oxac9lKwTEg> (consulté le 19/04/26).
- Alexandre le Bienheureux (1968) | Ou tout l'art de rester chez soi : <https://www.youtube.com/watch?v=FCvJySd7hD8&pp=ygUYXWxleGFuZHZlIGxlymllbmhldXJldXg%3D> (consulté le 19/04/26).

AUTRES RÉFÉRENCES POUR PERSÉVÉRER DANS LA COMPRÉHENSION D'OBLOMOV :

Ouvrages :

I. GONTCHAROV, *Oblomov*, trad. P. CAHNÉ, Paris, Gallimard, 2007.

E. LEVINAS, *De l'existence à l'existant*, Paris, Vrin, 2013.

G. PEREC, *L'homme qui dort*, Paris, Editions Denoël, coll. Folio, 1967.

J.-B. PONTALIS, *Perdre de vue*, Paris, Gallimard, 1988, chapitre « L'homme immobile », pp. 11-17.

Ph. ZAWIEJA (dir.), *Dictionnaire de la fatigue*, Genève, Droz, 2020.

Articles :

M. BACHERICH, « Une exception universelle, le Barine Ilia Ilitch Oblomov » in *Libres cahiers pour la psychanalyse*, n°13, 2006/1, pp. 61-75. En ligne : <https://www.cairn.info/revue-libres-cahiers-pour-la-psychanalyse-2006-1-page-61.htm>.

E. CASTELLANO-MAURY, « Oblomov » in *Revue française de psychosomatique*, n°24, 2003/2, pp. 97-105.

COLLECTIF, « L'abécédaire du paresseux », entrée Oblomov in *Philosophie magazine*, Hors Série « L'art de ne rien faire », juillet 2023. En ligne : <https://www.philomag.com/articles/labeledaire-du-paresseux> (consulté le 02/05/24).

N. DOBROLYUBOV, « What is oblomovism ? » (1859-1860). En ligne : <https://www.amherst.edu/media/view/297815/original/Dobrolyubov.pdf> (consulté le 04/05/24).

D. JAYOT, « Le bovarysme, histoire et interprétation d'une pathologie littéraire à l'âge moderne », in *Flaubert. Revue critique et génétique*, résumés de thèse, février 2009. En ligne : <https://doi.org/10.4000/flaubert.411> (consulté le 30/04/24).

O. LARMAGNAC-MATHERON, « Éloge du temps libre » in *Philosophie magazine*, Hors-série « L'art de ne rien faire », juillet 2023. En ligne : <https://www.philomag.com/articles/eloge-du-temps-libre> (consulté le 02/05/24).

O. LARMAGNAC-MATHERON, « L'ennui ou la fatigue de l'éternité » in *Philosophie magazine*, Hors-série « L'art de ne rien faire », juillet 2023. En ligne : <https://www.philomag.com/articles/lennui-ou-la-fatigue-de-leternite> (consulté le 02/05/24).

L. LAUFER, « “Souffrir non souffrir” : la mélancolie d'Oblomov » in *Figures de la psychanalyse*, n° 26, 2013/2, pp. 211-227.

G. MARRONE, « Échapper à la surveillance. La paresse comme transgression » in *Littérature*, n° 204, 2021/4, pp. 68-82. En ligne : <https://www.cairn.info/revue-litterature-2021-4-page-68.htm> (consulté le 02/05/24).

B. MARTIN, « Le cas “Oblomov” : entre philosophie du non-agir, nihilisme existentiel et modèle de psychasthénie appliquée » in *Evolution psychiatrique*, n° 86, 2021, pp. 747-754. En ligne : <https://doi.org/10.1016/j.evopsy.2021.05.005> (consulté le 29/04/24).

S. ORTOLI, « Fait néant : l'érito de Sven Ortoli » in *Philosophie magazine*, Hors-série « L'art de ne rien faire », juillet 2023.

S. PONS-NICOLAS, « Dormeurs de la vie » in *Revue française de psychanalyse*, vol. 78, 2014/1, pp. 192-203.

H. ROSA et S. ORTOLI, « Hartmut Rosa : “Nous souffrons des moments de décélération forcée” » in *Philosophie Magazine*, Hors-série « L'art de ne rien faire », juillet 2023. En ligne : <https://www.philomag.com/articles/hartmut-rosa-nous-souffrons-des-moments-de-deceleration-forcee> (consulté le 02/05/24).

+ TFE que j'ai pu réaliser en 2024 pour le Certificat en Philosophies de la Santé Mentale (UMons) : N. DELBRASSINE, *Ilia Ilitch Oblomov, Entre flemme et flamme* – disponible sur MyOrbi : <https://orbi.uliege.be/handle/2268/321328>.

Vidéos et émissions radio :

Une animation créée par N. Delbrassine (noelle.delbrassine@uliege.be)

LES CHEMINS DE LA PHILOSOPHIE, « Oblomov de Gontcharov, l'homme couché », Série *La fatigue*, 19 décembre 2017. Avec Pierre Cahné. En ligne : <https://www.radiofrance.fr/franceculture/podcasts/les-chemins-de-la-philosophie/oblomov-de-gontcharov-l-homme-couche-8192866> (consulté le 30/04/24).

LES CHEMINS DE LA PHILOSOPHIE, « Oblomov d'Iva Gontcharov », Série *Les voyages immobiles*, 1/3, 23 décembre 2013. Avec Pierre Cahné. En ligne : <https://www.radiofrance.fr/franceculture/podcasts/les-chemins-de-la-philosophie/les-voyages-immobiles-1-3-oblomov-d-ivan-gontcharov-3943353> (consulté le 03/05/24).

L'AMI.E DU VENDREDI, « Comme Ilia Ilitch Oblomov : cet été, adoptez la flemme attitude ! », 17 juin 2022. En ligne : <https://www.radiofrance.fr/franceinter/podcasts/l-ami-e-du-vendredi/la-chronique-de-guillemette-la-chronique-de-guillemette-odicino-du-vendredi-17-juin-2022-1228690> (consulté le 12/05/24).